

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

Un des faits les plus merveilleux de l'histoire du monde, même dans l'ordre naturel, est l'arrivée à Rome des apôtres St. Pierre et St. Paul, deux pauvres Juifs, l'un marinier de profession, l'autre un faiseur de tentes. L'empire était à l'apogée de sa puissance ; l'humanité, courbée sous l'unité brutale d'une seule force politique, la volonté de César. Et ce César était Claude, l'époux de Messaline qu'il tua, puis de la veuve Agrippine qui l'empoisonna pour faire proclamer empereur son propre fils, Néron, qui à son tour assassina sa mère. Claude était ce que nous appellerions aujourd'hui un " homme politique éminent et sans préjugés " ; c'était même un lettré de mérite. Quant à Néron, un " artiste " il était tellement populaire, que vingt ans après son suicide, les progressistes de l'Empire croyaient encore à sa réapparition sur le trône de Tibère. Dans leur cour, ces augustes coquins déployaient un faste plein de goût, et l'art antique, dont nos yeux étonnés rencontrent encore partout en Italie les restes surprenants, rayonnait en tous sens. Horace et Virgile venaient de mourir. Tacite et Juvénal n'avaient pas encore écrit. Les philosophes de ce temps avaient parcouru tout le cycle de la pensée humaine, si bien qu'on peut affirmer que les plus grands génies des temps modernes n'ont ajouté aucune connaissance positive nouvelle au dépôt que nous a légué cette sagesse antique. Un des plus illustres représentants de celle-ci, Sénèque, fut même le précepteur de Néron, et Burrhus, un autre sage, fut conseiller de cet histrion couronné. Rome était la plus grande cité du monde, le centre d'une civilisation politique artistique et littéraire, qui n'a pas été dépassée, si jamais elle a été égalée. Cette ville incomparable porte encore les traces vivantes de cette civilisation prodigieuse. Après avoir visité les musées du Vatican, de Latran et du Capitole, quand on se place sur le mont Esquilin, au pied des débris du palais de Néron, en face de la prison Mamertine, d'où Pierre et Paul partirent pour le martyre, et du Palatin où se dressent encore les restes majestueux du palais des Césars, quand on a promené ses regards méditatifs sur la Rome antique, depuis le mausolée d'Auguste jusqu'au tombeau des Scipions, et, devant ces grandeurs déchues et naguères recouvertes d'une poussière séculaire épaisse de 15 ou 20 pieds, quand on récapitule silencieusement les principaux événements dont ces ruines colossales marquent l'enchaînement ou sont les derniers témoins muets, on reste pénétré d'une admiration mêlée d'effroi, car toute cette forêt de monuments fameux atteste à la fois la gloire du nom romain et une culture sociale à côté de laquelle la nôtre apparaît bien mesquine, si, par un effort d'abstraction, on la dépouille de sa force chrétienne. Simon, que ses frères appelaient aussi Céphas, qui veut dire *Pierre*, entra à Rome probablement par la porte d'Ostie et traver-

sa sans doute le Forum pour se rendre au pied du mont Janicule, au Transtévère, dans la maison du juif Aquila. C'était au printemps de l'an 42. Humainement parlant, quelle folie d'audace pour un pauvre marinier du lac de Génézareth, venant secouer la poussière de ses sandales devant le temple de Saturne et commençant dès ce jour ce que St. Paul appelle quelque part la " folie de la prédication (*Stultitiam prædicationis*)...scandale pour les juifs, démence pour les païens," de cette prédication qui a " renversé la sagesse des sages et condamné la science des savants. " Un paysan juif, un rural, sans littérature, sans art, sans politique, arrivé isolé, sans autre force que sa vocation sacrée, dans une ville matériellement aussi grande que Paris ou Londres, dans une capitale dont la splendeur était le résumé de toutes les splendeurs des peuples antiques, dans une cité qui ne peut être comparée à une autre cité terrestre mentionnée dans l'histoire ; et cet homme fonde là, dans cette " Babylone ", une monarchie spirituelle qui dure encore et qui durera jusqu'à la consommation des siècles. Si l'on veut se rendre compte du mépris dont le monde élégant et lettré d'alors couvrait le peuple chrétien, il faut relire Tacite, un des princes de la littérature païenne [né vers l'an 54]. Après avoir rapporté dans ses *Annales* [XV, 44] les " bruits infamants " qui accusaient l'aimable Néron d'avoir incendié Rome, pour la satisfaction de ses menues plaisirs, il continue ainsi :

Pour détruire ces bruits, il chercha des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés pour leurs infamies, qu'on appelait vulgairement chrétiens. Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice sous Tibère par le procureur Ponce-Pilate : ce qui réprima, pour le moment, cette exécration superstitieuse ; mais, bientôt, le torrent déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée, où il avait pris sa source, mais dans Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir tous les dérèglements et tous les crimes. On commença par se saisir de ceux qui s'avoient chrétiens, et, ensuite, sur leur déposition, d'une multitude immense, qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain. A leur supplice on ajoutait la dérision ; on les enveloppait de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens ; on les attachait en croix, ou l'on enduisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle, et, dans le même temps, il donnait des jeux au cirque, se mêlant parmi le peuple, en habit de cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quoiqu'elles fussent coupables et dignes des derniers supplices, on se sentait ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare. "

Le chef de ces " coupables " était Pierre, dont le successeur trône aujourd'hui sur l'emplacement même de ces jardins fameux, et le cirque de Néron a été remplacé par la Basilique de St. Pierre.

Je ne m'étonne pas que l'érudition des incroyants ait été dressée comme une batterie contre l'authenticité de l'épiscopat de Pierre à Rome. Ceux qui nient les conditions surnaturelles de l'existence de l'Eglise, doivent être intéressés à nier les voyages apostoliques de Pierre et surtout le transfert de sa chaire dans la ville des Césars ; mais cette thèse hostile est insoutenable, non-seulement devant l'érudition catholique, mais surtout devant les impressions vivantes d'un simple pèlerin qui a visité la ville sainte, suivi pas à pas les étapes de la vie du Prince des Apôtres et touché pour ainsi dire les preuves irréfutables de son apostolat et de son martyre. Que ne dit-on et que n'écrit